

A woman's face is shown in profile, looking down and to the right. The image is composed of several vertical strips of varying widths and colors (dark brown, light brown, white). The woman's face is visible through the white and light brown strips, while the dark brown strips obscure parts of her face and hair. Her eyes are looking down, and her expression is contemplative.

Guillaume

**MUSSO**

L'instant présent

Roman

**XO**  
EDITIONS

© XO ÉDITIONS, 2015.

ISBN : 978-2-84563-779-5

Guillaume Musso

# L'instant présent

roman





*À mon fils.*

*À mon père.*



*L'amour a des dents et  
ses morsures ne guérissent jamais.*

Stephen KING





## L'histoire de nos peurs

*L'histoire de notre vie est l'histoire  
de nos peurs.*

Pablo DE SANTIS

1971

– N'aie pas peur, Arthur. Saute ! Je te rattrape au vol.

– Tu... tu es sûr, papa ?

J'ai cinq ans. Les jambes dans le vide, je suis assis sur le plus haut matelas du lit superposé que je partage avec mon frère. Les bras ouverts, mon père me regarde d'un œil bienveillant.

– Vas-y, mon grand !

– Mais j'ai peur...

– Je te rattrape, je t'ai dit. Tu fais confiance à ton père, hein, mon grand ?

– Ben oui...

– Alors, saute, champion !

Pendant quelques secondes encore, je dodeline de ma tête ronde. Puis, avec un large sourire, je m'élance dans les airs, prêt à m'accrocher au cou de l'homme que j'aime le plus au monde.

Mais au dernier instant, mon père, Frank Costello, recule volontairement d'un pas, et je m'étale de tout mon long. Ma mâchoire et mon crâne heurtent doulou-

## *L'instant présent*

reusement le parquet. Sonné, il me faut un moment pour me relever. J'ai la tête qui tourne et l'os de la pommette enfoncé. Avant que je fonde en larmes, mon père m'assène une leçon que je n'oublierai jamais :

– Dans la vie, tu ne dois faire confiance à personne, tu comprends, Arthur ?

Je le regarde, terrifié.

– À PERSONNE ! répète-t-il avec un mélange de tristesse et de fureur contre lui-même. Pas même à ton propre père !

Première partie

# Le phare des 24-Vents



# Lighthouse

*Je me demande ce que le passé  
nous réserve.*

Françoise SAGAN

## 1.

*Boston*

*Printemps 1991*

Le premier samedi de juin, mon père a débarqué chez moi à l'improviste sur le coup de 10 heures du matin. Il avait apporté un pain de Gênes et des *cannoli* au citron que sa femme avait préparés à mon intention.

– Tu sais quoi, Arthur ? On pourrait passer la journée tous les deux, proposa-t-il en allumant la machine à expresso comme s'il était chez lui.

Je ne l'avais plus vu depuis Noël dernier. Accoudé à la table de la cuisine, je contemplais mon reflet dans les chromes du grille-pain. J'avais le visage mangé par la barbe, les cheveux hirsutes, le regard creusé par les cernes, le manque de sommeil et l'abus d'*apple martini*. Je portais un vieux tee-shirt Blue Öyster Cult que j'avais acheté lors de mes années lycée et un caleçon Bart Simpson délavé. La veille au soir, après quarante-huit heures de garde, j'avais descendu quelques verres

## *L'instant présent*

de trop au Zanzi Bar avec Veronika Jelenski, l'infirmière la plus bandante et la moins farouche du Massachusetts General Hospital.

La belle Polonaise avait passé une partie de la nuit avec moi, mais avait eu la bonne idée de décamper deux heures plus tôt, emportant son petit sachet d'herbe et son papier à cigarette, s'évitant ainsi un télescopage fâcheux avec mon père, l'un des pontes du département de chirurgie de l'hôpital dans lequel nous travaillions tous les deux.

– Un double expresso, le meilleur coup de fouet pour démarrer la journée, affirma Frank Costello en posant devant moi une tasse de café serré.

Il ouvrit les fenêtres pour aérer la pièce dans laquelle persistait une forte odeur de shit, mais s'abstint de tout commentaire. Je croquai dans une pâtisserie, tout en le détaillant du coin de l'œil. Il avait fêté ses cinquante ans deux mois plus tôt, mais, à cause de ses cheveux blancs et des rides qui creusaient son visage, il en faisait facilement dix ou quinze de plus. Malgré tout, il avait conservé une belle allure, des traits réguliers et un regard d'azur à la Paul Newman. Ce matin-là, il avait délaissé ses costumes de marque et ses mocassins sur mesure pour un vieux pantalon kaki, un pull de camionneur élimé et de lourdes chaussures de chantier en cuir épais.

– Les cannes et les appâts sont dans le pick-up, lança-t-il en avalant son petit noir. En partant tout de suite, on sera au phare avant midi. On mangera sur le pouce

## *L'instant présent*

et on pourra taquiner la dorade tout l'après-midi. Si la pêche est bonne, on s'arrêtera à la maison en revenant. On préparera le poisson en papillotes avec des tomates, de l'ail et de l'huile d'olive.

Il me parlait comme si nous nous étions quittés la veille. Cela sonnait un peu faux, mais ce n'était pas désagréable. Tandis que je dégustais mon café par petites gorgées, je me demandais d'où lui venait cette soudaine envie de partager du temps avec moi.

Ces dernières années, nos relations avaient été quasi inexistantes. J'allais bientôt avoir vingt-cinq ans. J'étais le benjamin d'une fratrie de deux garçons et d'une fille. Avec l'accord bienveillant de mon père, mon frère et ma sœur avaient repris l'entreprise familiale créée par mon grand-père – une modeste agence de publicité à Manhattan – et l'avaient fait suffisamment prospérer pour espérer la revendre dans les prochaines semaines à un grand groupe de communication.

Moi, je m'étais toujours tenu à l'écart de leurs affaires. Je faisais partie de la famille, mais « de loin », un peu à la manière d'un oncle bohème parti vivre à l'étranger et que l'on croise sans déplaisir lors du repas de Thanksgiving. La vérité, c'était que dès que j'en avais eu l'occasion, j'étais parti étudier le plus loin possible de Boston : une *pre-med* à Duke, en Caroline du Nord, quatre années d'école de médecine à Berkeley et une année d'internat à Chicago. Je n'étais revenu à Boston que depuis quelques mois pour y

## *L'instant présent*

effectuer ma deuxième année de résidanat en médecine urgentiste. Je bossais près de quatre-vingts heures par semaine, mais j'aimais ce boulot et son adrénaline. J'aimais les gens, j'aimais travailler dans l'urgence et me coltiner la réalité dans ce qu'elle pouvait avoir de plus brutal. Le reste du temps, je traînais mon spleen dans les bars du North End, je fumais de l'herbe, et je baisais des filles un peu barrées et pas sentimentales dans le genre de Veronika Jelenski.

Longtemps, mon père avait désapprouvé mon mode de vie, mais je ne lui avais guère laissé d'angles d'attaque : j'avais financé mes études de médecine sans lui demander le moindre sou. À dix-huit ans, après la mort de ma mère, j'avais eu la force de quitter la maison et de ne plus rien attendre de lui. Et cet éloignement n'avait pas eu l'air de lui peser. Il s'était remarié avec l'une de ses maîtresses, une femme charmante et intelligente qui avait le mérite de le supporter. Je leur rendais visite deux ou trois fois par an, et ce rythme paraissait convenir à tout le monde.

Ce matin-là, mon étonnement n'en fut donc que plus grand. Tel un diable sorti d'une boîte, mon père surgissait de nouveau dans ma vie, m'attrapant par la manche pour me conduire sur le chemin d'une réconciliation que je n'attendais plus.

– Bon, ça te tente, cette partie de pêche, oui ou merde ? insista Frank Costello, incapable de masquer plus longtemps son irritation devant mon silence.



## *L'instant présent*

– D'accord, papa. Laisse-moi juste le temps de passer sous la douche et de me changer.

Satisfait, il tira un paquet de cigarettes de sa poche et s'alluma une tige avec un vieux briquet tempête en argent que je lui avais toujours connu.

Je marquai mon étonnement :

– Après la rémission de ton cancer de la gorge, je pensais que tu avais arrêté...

Son regard d'acier me transperça.

– Je vais t'attendre dans le pick-up, répondit-il en se levant de sa chaise et en exhalant une longue bouffée de fumée bleue.

### **2.**

Le trajet de Boston jusqu'à l'est de Cap Cod prit moins d'une heure et demie. C'était une belle matinée de fin de printemps. Le ciel était pur et éclatant, le soleil éclaboussait le pare-brise, distillant des particules dorées qui flottaient sur le tableau de bord. Fidèle à ses habitudes, mon père ne s'embarrassa pas de faire la conversation, mais le silence n'était pas pesant. Le week-end, il aimait conduire son pick-up Chevrolet en écoutant les mêmes cassettes en boucle dans l'autoradio : un best of de Sinatra, un concert de Dean Martin et un obscur album de country enregistré par les Everly Brothers à la fin de leur carrière. Collé sur la vitre arrière, un autocollant promotionnel vantait la candidature de Ted Kennedy pour la campagne sénatoriale de 1970. De temps à autre, mon père aimait

## *L'instant présent*

jouer au paysan bouseux, mais il était l'un des chirurgiens les plus réputés de Boston et, surtout, il détenait des parts dans une entreprise qui valait plusieurs dizaines de millions de dollars. En affaires, tous ceux qui s'étaient laissé abuser par son personnage de péquenot en avaient été pour leurs frais.

Nous avons traversé Segamore Bridge, parcouru encore une quarantaine de kilomètres avant de faire une halte au Sam's Seafood pour acheter des *lobster rolls*<sup>1</sup>, des pommes de terre frites et un pack de bière blonde.

Il était à peine plus de midi lorsque la camionnette s'engagea dans l'allée de gravier qui conduisait jusqu'à la pointe nord de Winchester Bay.

L'endroit était sauvage, cerné par l'océan et les rochers, et presque constamment battu par le vent. C'est là, sur un terrain isolé et délimité par les falaises, que se dressait *24 Winds Lighthouse*: le phare des 24-Vents.

L'ancien bâtiment de signalisation était une structure octogonale tout en bois qui culminait à une douzaine de mètres. Il s'élevait à côté d'une maison bardée de planches peintes en blanc et recouverte d'un toit pointu en ardoise. Les jours de beau soleil, c'était une agréable résidence de vacances, mais il suffisait que le temps se couvre ou que le soir tombe pour que le paysage de carte postale cède la place à un tableau

---

1. Pain à hot-dog garni de salade de homard.

## *L'instant présent*

sombre et onirique digne d'Albert Pinkham Ryder. La bâtisse était dans la famille depuis trois générations. Mon grand-père, Sullivan Costello, l'avait achetée en 1954 à la veuve d'un ingénieur en aéronautique qui l'avait lui-même raflée lors d'une mise aux enchères effectuée par le gouvernement américain en 1947.

Cette année-là, en manque de fonds, l'État fédéral s'était délesté de plusieurs centaines de sites qui ne présentaient plus d'importance stratégique pour le pays. C'était le cas de *24 Winds Lighthouse*, devenu obsolète après la construction d'un phare plus moderne sur la colline de Langford, quinze kilomètres plus au sud.

Très fier de son acquisition, mon grand-père avait entrepris de rénover le phare et son cottage pour les transformer en une confortable résidence secondaire. C'est pendant qu'il y faisait des travaux qu'il avait mystérieusement disparu au début de l'automne 1954.

On avait retrouvé sa voiture garée devant la maison. La Chevrolet Bel Air convertible était décapotée, les clés posées sur le tableau de bord. Lors de la pause de midi, Sullivan avait pris l'habitude de s'asseoir sur les rochers pour déguster son casse-croûte. On avait rapidement conclu à une noyade accidentelle. Même si les marées n'avaient jamais rendu son corps, mon grand-père fut déclaré mort, noyé sur les côtes du Maine.

Si je ne l'avais pas connu, j'avais souvent entendu ceux qui l'avaient fréquenté le décrire comme un personnage original et haut en couleur. En second

## *L'instant présent*

prénom, j'avais hérité de son nom de baptême et, comme mon frère aîné n'en avait pas voulu, c'est aussi moi qui portais la montre de Sullivan, une Tank Louis Cartier du début des années 1950, au boîtier rectangulaire et aux aiguilles en acier bleui.

### **3.**

– Attrape le sac en kraft et les bières, on va casser la croûte au soleil !

Mon père claqua la porte du pick-up. Je remarquai qu'il portait sous le bras le cartable en cuir fatigué que ma mère lui avait offert, lorsque j'étais enfant, à l'occasion d'un de leurs anniversaires de mariage.

Je posai la glacière sur une table en bois près du barbecue en briques construit à une dizaine de mètres de l'entrée de la maison. Depuis deux décennies, ce meuble de jardin et les deux chaises Adirondack qui l'accompagnaient résistaient, je ne sais trop comment, à tous les assauts des intempéries. Le soleil était haut dans le ciel, mais l'air était vif. Je remontai la fermeture à glissière de mon blouson avant de commencer à déballer les *lobster rolls*. Mon père sortit de sa poche un couteau suisse, nous décapsula deux Budweiser et prit place sur un des sièges en cèdre rouge.

– À la tienne ! dit-il en me tendant une bouteille.

Je l'attrapai et vins m'asseoir à ses côtés. Alors que je savourais la première gorgée de bière, je vis briller dans ses yeux une lueur inquiète. Le silence succéda au silence. Il n'avalait que quelques bouchées de son

## *L'instant présent*

sandwich et s'empressa d'allumer une nouvelle cigarette. La tension était palpable, et je compris alors qu'il ne m'avait pas fait venir ici pour passer un après-midi tranquille entre père et fils, et qu'il n'y aurait ni partie de pêche, ni tapes dans le dos, ni dorade à l'italienne cuisinée en papillotes.

– J'ai quelque chose d'important à te dire, commença-t-il en ouvrant sa mallette pour en sortir plusieurs documents rangés dans des chemises cartonnées.

Sur chacune d'elles, je reconnus le logo discret du cabinet juridique Wexler & Delamico qui défendait les intérêts de la famille depuis des décennies.

Il prit une longue bouffée de tabac avant de poursuivre :

– J'ai décidé de mettre mes affaires en ordre avant de partir.

– De partir où ?

Un léger rictus lui tordit la lèvre inférieure. Je le provoquai :

– Tu veux dire avant de *mourir* ?

– Voilà. Mais ne te réjouis pas trop vite : ce n'est pas pour demain, même s'il est vrai que l'échéance se rapproche.

Il plissa les yeux, chercha à accrocher mon regard avant de m'annoncer d'une voix nette :

– Je suis désolé, Arthur, mais tu ne toucheras pas un dollar de la vente de l'entreprise. Pas un dollar non plus de mes contrats d'assurance vie ou de mes biens immobiliers.

## *L'instant présent*

J'eus du mal à cacher ma stupéfaction, mais, dans le flot des sentiments qui m'envahirent, la surprise prit le pas sur la colère.

– Si c'est pour me dire ça que tu m'as fait venir jusqu'ici, tu n'aurais pas dû te donner autant de peine. Je me fous de ton argent, tu devrais le savoir...

Il inclina la tête pour désigner les dossiers en carton posés sur la table, comme s'il n'avait pas entendu un mot de ce que je venais de dire.

– J'ai pris toutes les dispositions légales pour que l'intégralité de mon patrimoine revienne à ton frère et à ta sœur...

Je serrai les poings. À quoi rimait ce jeu pervers ? Que mon père me déshérite, à la rigueur, mais pourquoi organiser cette mise en scène pour me l'annoncer ?

Il inhala une nouvelle bouffée de tabac.

– Ton seul héritage...

Il écrasa sa clope avec son talon, laissant flotter quelques secondes le début de sa phrase, manière de ménager une sorte de suspense que je trouvai malsain.

– Ton seul héritage sera *24 Winds Lighthouse*, affirma-t-il en désignant la bâtisse. Ce terrain, cette maison, ce phare...

Le vent se leva, soulevant un nuage de poussière. Plongé dans la stupéfaction la plus totale, il me fallut plusieurs secondes avant de réagir.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cette bicoque ?

## *L'instant présent*

Alors qu'il ouvrait la bouche pour m'apporter des précisions, il partit d'une toux inquiétante. Je le regardai s'époumoner en regrettant de l'avoir suivi jusqu'ici.

– C'est à prendre ou à laisser, Arthur, me prévint-il en retrouvant son souffle. Et si tu acceptes cet héritage, tu t'engages à respecter deux conditions. Deux conditions non négociables.

Je fis mine de me lever quand il poursuivit :

– D'abord, tu dois t'engager à ne jamais vendre le bien. Tu m'entends ? JAMAIS. Le phare doit rester dans la famille. Pour toujours.

Je m'agaçai :

– Et la deuxième condition ?

Il se massa longuement les paupières et poussa un long soupir.

– Suis-moi, annonça-t-il en quittant sa chaise.

Je lui emboîtai le pas de mauvaise grâce. Il m'entraîna dans l'ancienne demeure du gardien du phare. C'était un petit cottage rustique qui baignait dans son jus et sentait le renfermé. Les murs étaient décorés de filets de pêche, d'un gouvernail en bois laqué et de diverses croûtes d'artistes locaux mettant en scène les paysages de la région. Sur le manteau de la cheminée, on retrouvait une lampe à pétrole ainsi qu'un voilier miniature prisonnier d'une bouteille.

Mon père ouvrit la porte du corridor – un couloir d'une dizaine de mètres tapissé de lattes vernies qui reliait la maisonnette au phare –, mais, au lieu d'em-

## *L'instant présent*

prunter les escaliers pour rejoindre le sommet de la tour, il souleva la trappe en bois qui permettait d'accéder à la cave.

– Viens ! ordonna-t-il en sortant une torche de sa mallette.

Courbé, je descendis dans son sillage une volée de marches grinçantes et rejoignis la pièce souterraine.

Lorsqu'il actionna l'interrupteur, je découvris un local rectangulaire, bas de plafond, aux murs de briques rougeâtres. Recouverts de toiles d'araignée, des tonneaux et des caisses en bois étaient empilés dans un coin, figés dans la poussière depuis Mathusalem. Un réseau de tuyauteries vétustes courait en cercle autour du plafond. Malgré l'interdiction qui nous en avait été faite, je me rappelais très bien être venu explorer l'endroit une fois avec mon frère lorsque nous étions gamins. À l'époque, notre père nous avait administré une correction qui nous avait dissuadés d'y remettre les pieds.

– On joue à quoi, au juste, papa ?

Pour toute réponse, il tira une craie blanche de la poche de sa chemise et dessina une grande croix sur le mur. Il pointa du doigt le symbole.

– À ce niveau, derrière les briques, se trouve une porte métallique.

– Une porte ?

– Un passage dont j'ai muré l'accès il y a plus de trente ans.

Je fronçai les sourcils.



## *L'instant présent*

– Un passage vers quoi ?

Mon père éluda la question et eut une nouvelle quinte de toux.

– C'est la deuxième condition, Arthur, dit-il en reprenant son souffle. Tu ne dois jamais chercher à ouvrir cette porte.

Pendant un moment, je crus vraiment qu'il était devenu sénile. J'avais d'autres questions à lui poser, mais il s'empressa de couper le courant et de quitter la cave.